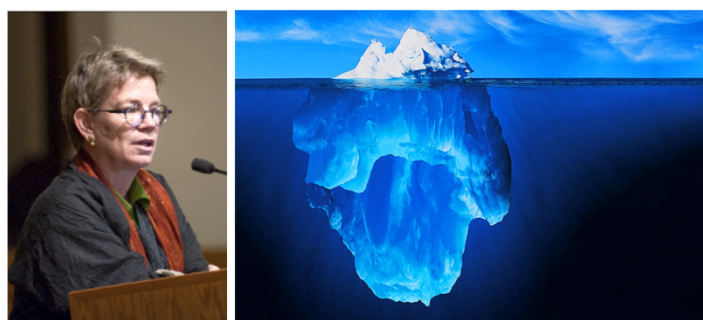


Le malentendu de l'excès de communication (3)

Les chaînes d'intelligibilité dans la finance digitale



Post de blog

Une nouvelle étape

Dans les deux premiers articles de cette série, nous avons montré que les innovations complexes ont besoin d'être expliquées et que les réseaux qui les portent vivent de traduction. Cette conclusion conduit naturellement à une nouvelle question. Que se passe-t-il lorsque les objets qui circulent deviennent eux-mêmes de plus en plus abstraits ?

La question est loin d'être théorique. Elle se trouve aujourd'hui au cœur des écosystèmes de finance digitale, de la blockchain, de la traçabilité et de la tokenisation.

Du monde matériel au monde des représentations

Pendant longtemps, l'essentiel de l'activité économique reposait sur des biens directement observables. Une terre agricole. Une usine. Une marchandise. Une matière première.

Aujourd'hui, une part croissante de la valeur circule sous la forme de représentations. Une action représente une entreprise. Un crédit carbone représente une capacité de séquestration. Un token représente un actif, un droit ou une ressource. L'économie n'a pas quitté le monde réel. Mais elle fonctionne désormais à travers plusieurs couches de représentation successives.

Une distance croissante

Cette évolution présente de nombreux avantages. Elle permet d'accroître la circulation des actifs, la liquidité des marchés et la capacité de coordination entre acteurs éloignés. Elle possède toutefois une contrepartie. La distance entre l'objet initial et sa représentation tend à augmenter.

Un investisseur peut financer un projet sans jamais visiter le territoire concerné. Un décideur peut prendre une décision à partir d'indicateurs qu'il n'a jamais lui-même produits. Un actif peut circuler entre plusieurs marchés sans que ses détenteurs aient le moindre contact avec sa réalité d'origine. L'économie contemporaine repose ainsi sur des chaînes de représentation de plus en plus longues.

Le paradoxe de la blockchain

La blockchain illustre parfaitement cette situation. Elle est souvent présentée comme une technologie de transparence. Et c'est vrai. Les transactions peuvent être vérifiées. Les enregistrements peuvent être tracés. Les opérations peuvent être auditées.

Mais cette transparence des données coexiste avec une forte opacité des mécanismes qui rendent cette transparence possible. Consensus distribué. Validation cryptographique. Gestion des identités. Contrats intelligents. La plupart des utilisateurs voient les résultats sans comprendre les mécanismes qui les produisent.

Le cas de la tokenisation

La tokenisation pousse encore plus loin cette logique. Prenons un exemple simple. Une forêt devient une mesure environnementale. Cette mesure devient un crédit carbone.

Le crédit devient un actif numérique. L'actif peut ensuite être intégré dans des mécanismes financiers plus larges.

À chaque étape, la capacité de circulation augmente. Mais la distance entre l'objet d'origine et sa représentation devient également plus importante. Ce phénomène n'est pas un dysfonctionnement. Il constitue précisément la condition de la circulation.

Comment coopérer sans penser la même chose ?

Cette situation soulève une autre question. Comment des acteurs très différents peuvent-ils coopérer autour d'objets aussi complexes ? C'est ici qu'intervient l'apport décisif de Susan Leigh Star. Selon elle, les collectifs complexes ne reposent pas nécessairement sur une compréhension identique des situations.

Ils peuvent fonctionner malgré des interprétations différentes. L'essentiel est qu'ils disposent d'objets suffisamment stables pour être reconnus par tous et suffisamment souples pour recevoir plusieurs significations.

Les objets-frontières

Susan Leigh Star appelle ces objets des objets-frontières. Un même objet peut être interprété différemment selon les acteurs concernés. Prenons un crédit carbone. Pour un scientifique, il représente le résultat d'un protocole de mesure. Pour un investisseur, il constitue un actif. Pour une administration, il devient un instrument de politique publique. Pour une communauté locale, il représente une source potentielle de revenus. L'objet est le même. Les significations diffèrent. Pourtant, la coopération demeure possible.

Les tokens sont aussi des objets-frontières

Les actifs numériques possèdent exactement cette caractéristique. Pour un développeur, un token correspond à un enregistrement sur une blockchain. Pour un juriste, il soulève des questions de conformité. Pour un investisseur, il constitue un véhicule de valorisation. Pour un responsable public, il peut devenir un instrument de développement économique. Chacun parle du même objet. Mais chacun le comprend à travers son propre univers de référence. Cette pluralité n'est pas un problème. Elle constitue souvent une condition du fonctionnement du réseau.

Le rôle discret de la traduction

Toutefois, cet équilibre demeure fragile. Si les interprétations deviennent trop éloignées les unes des autres, les acteurs continuent à utiliser les mêmes mots tout en désignant des réalités différentes. C'est ici que la traduction retrouve toute son importance. Traduire ne consiste pas à imposer une définition unique. Il s'agit de maintenir des passerelles entre des univers différents. Le rôle de la traduction est moins de supprimer les différences que de les rendre compatibles.

L'infrastructure invisible

Cette fonction possède une caractéristique particulière. Lorsqu'elle fonctionne correctement, elle devient presque invisible. Personne ne remarque une infrastructure

qui fonctionne parfaitement. On remarque seulement son absence lorsqu'elle cesse de fonctionner.

Il en va de même pour les opérations de traduction. Les documents pédagogiques. Les notes d'analyse. Les dossiers explicatifs. Les publications spécialisées. Les billets de blog. Toutes ces activités contribuent à maintenir la compréhension collective. Mais leur réussite tend précisément à les rendre invisibles.

Pourquoi certains pensent qu'il y a trop de communication

C'est probablement ici que se trouve l'origine du malentendu. Lorsque les mécanismes de traduction fonctionnent depuis longtemps, les acteurs finissent par considérer la compréhension acquise comme naturelle. Les nouvelles explications paraissent alors redondantes. Les reformulations semblent inutiles. Les publications donnent l'impression de répéter ce qui est déjà connu.

Pourtant, les réseaux évoluent constamment. De nouveaux acteurs arrivent. Les technologies changent. Les réglementations se transforment. Les connaissances doivent être régulièrement reconstruites. Ce qui apparaît comme une répétition peut en réalité correspondre à un travail de maintenance indispensable.

Une autre manière de voir les publications

Les notes d'analyse, les dossiers documentaires ou les articles pédagogiques peuvent être interprétés de deux manières. Ils peuvent être vus comme une accumulation supplémentaire d'informations. Mais ils peuvent également être compris comme des opérations de maintenance cognitive destinées à préserver la cohérence d'un réseau confronté à des transformations permanentes.

La différence est fondamentale. Dans le premier cas, la communication apparaît comme un coût. Dans le second, elle devient une infrastructure.

Une question demeure

Cette réflexion conduit finalement à une interrogation nouvelle. Si les réseaux socio-techniques reposent sur des infrastructures d'intelligibilité aussi importantes que leurs infrastructures techniques, qui produit concrètement cette intelligibilité ? Qui construit les passerelles entre les langages ? Qui entretient les chaînes de traduction ? Qui maintient la cohérence des objets-frontières ?

Derrière les notions de traduction, de médiation et d'intelligibilité apparaissent des acteurs, des organisations et des pratiques dont le rôle reste encore à explorer. C'est cette écologie de l'intelligibilité que nous examinerons dans le prochain article.